

**SERENISSIME**

*Acqua Viva*



Peinture de Canaletto



**EDITION de l'OMNIBUS**



## Chapitre 1<sup>er</sup>

Nuit du 13 au 14 septembre

La longue rame effectuait sa poussée, sans à coups, l'onde noire à peine troublée de son va et vient régulier. On pouvait deviner la silhouette dressée du rameur sur ce fond de ciel gris sombre, voilé des brumes d'un automne précoce. La gondole glissait ainsi silencieusement, son fanal éteint, sur le canal de la Giudecca. Mieux valait, en effet, passer inaperçu en cette nuit qui attendrait encore trois heures avant que l'aube du 14 septembre ne vienne rosir l'horizon de l'Est.

Venise était profondément endormie. Le passager, peu abrité sous la felze, la petite cabine simplement recouverte d'un drap noir, frissonna malgré la longue cape qui l'enveloppait. A sa gauche les nouveaux quais de la douane de mer laissaient entrevoir la forêt de mats des navires au mouillage devant le môle de la Piazzetta. On s'en approchait, il fallait redoubler de prudence. Il fit un signe au rameur qui opina de la tête. La gondole poursuivit sa route le long du canal de San Marco, se tenant éloignée du rivage. Plus une lumière, non plus, sur la façade endormie du palais ducal. Son occupant, Pietro Loredan, un vieillard de 87 ans, devait s'être assoupi depuis longtemps. Arrivé à la hauteur des nouvelles prisons séparées du palais par un canal, le passager frissonna à nouveau.

Les pozzi\*, les anciennes prisons établies dans les sous-sols du palais étaient pour les inquisiteurs, les trois redoutés babai, des cachots de choix. On racontait en ville qu'on y laissait croupir dans l'eau de mer qui s'infiltrait par les soupiraux, tous ceux supposés trahir ou menacer la République. Il chassa cette perspective peu réjouissante de son esprit et concentra, à nouveau, son attention sur son prochain objectif, le clocher de San Giorgio aisément reconnaissable à la dangereuse inclinaison de son axe, alors même qu'achevé depuis peu. En effet, c'est là qu'il trouverait le rio dei Greci où s'étaient regroupés les réfugiés grecs après la prise de Byzance par les Turcs. Il le montra du doigt. Un coup de rein plus appuyé et l'embarcation, docile à l'impulsion du rameur, changea de direction.

L'odeur de vase était plus prononcée depuis qu'on abordait le canal étroit, bordé à gauche par les murs d'un couvent et à droite par des jardins privés. Des deux cotés de nombreuses embarcations amarrées rendaient le passage étroit, en particulier de nuit. Le passager tira les rideaux de la felze pour aller se poster en proue afin de parer tout obstacle. Le clapot du canal au pied des murs de briques couvrait le doux chuintement de l'eau fendue par la rame. Une fois passée la façade sinistre de l'église San Lorenzo ils virent se dresser devant eux la silhouette fantomatique du palais Bragadin. C'est là qu'il fallait virer à droite, le long du couvent des bénédictines, par le rio de San Giovanni Laterano qui conduisait aux pieds des murs de l'Arsenal. Au bout, l'église et le couvent de la Celestia en étaient mitoyens. De l'autre coté de la muraille de briques, haute de 4 toises\* et longue de une lieue\*, l'Arsenal et sa poudrerie où se trouvaient les 240 000 livres de poudre à canon.

\* pozzi = puits      \* environ 8 mètres de haut et 4 kilomètres de long

L'inconnu mémorisa une dernière fois le plan dessiné sur une pièce d'étoffe que l'arsenalotto avait réussi à lui faire passer deux jours plus tôt. Il lui en avait coûté 50 ducats or, mais c'était peu au regard de l'enjeu. La gondole accosta doucement au bout du rio Celestia, là où le mur de l'Arsenal formait un coude. A gauche l'église de la Celestia et juste à coté, le couvent.

Derrière ces constructions, le mur. Sans un mot le passager fit signe au rameur d'attacher la gondole et de s'éloigner du canal de quelques pas. Ainsi amarrée, vide, au milieu des autres embarcations elle n'attirait pas l'attention. Le rameur connaissait la consigne. Attendre un tour de sablier, puis regagner la Giudecca, quoiqu'il arrive. L'inconnu défit sa cape, la roula en boule au fond de l'embarcation. Puis se saisissant des deux longerons de bois posés sur le plancher, il débarqua. Une fois ligaturés ensemble, il disposait d'une perche presque aussi haute que le mur. Il revint chercher le rouleau de corde de chanvre au bout duquel était fixé un grappin. Pendant que son compagnon faisait le gué, il vint au pied du mur, derrière l'église. Saisissant le grappin il enfonça l'une de ses griffes métalliques dans un conduit qu'il avait foré à l'extrémité de la perche. Puis redressant la perche à la verticale il vint, délicatement et sans aucun bruit, déposer le grappin sur le faîtage du mur. Après s'être assuré qu'une des griffes avait bien mordu dans la pliure du créneau en forme de demi coeur il n'eut qu'à tirer légèrement sur la perche pour la dégager du grappin. L'assemblage défit il remisa les deux pièces de bois au fond de l'embarcation et se saisit d'un tonnelet. Ne pas laisser de traces. De retour au mur, après avoir tiré sur la corde de tout son poids pour s'assurer de sa résistance, il commença à grimper. Les petites disparités des joints entre les briques, dans lesquelles il pouvait caler un pied, lui facilitaient l'ascension.

Après s'être rétabli au sommet en s'aidant de la crénelure qui coiffait la muraille, il s'assit pour reprendre son souffle. La largeur du mur à cet endroit était suffisante.

Une vue plongeante s'offrait à ses yeux habitués à l'obscurité. Devant lui quatre bassins : au premier plan le canale delle galeazze où deux de ces gigantesques galères, en voie d'achèvement, reposaient. Le prolongeant, à sa droite, l'ancienne darsena vecchia des galères. En face les darses, gigantesques. Derrière, deux autres bassins, plus grands, la darsena nuova de la taille d'un lac et la darsena nuovissima encore plus grande, toutes deux séparées par ateliers et entrepôts. Une flotte toute entière aurait pu y trouver refuge. Il compta 25 galères et 2 galeazze. Tout au fond sur la droite, il devinait l'immense toit de la corderie de la Tana, tout en longueur. Un peu plus loin, les fonderies et leurs immenses forges aux cheminées fumantes. Il avait entendu dire qu'un poète florentin\* s'en était inspiré pour décrire l'enfer. Drôle de comparaison. Lui y voyait une machinerie nouvelle et redoutable dont le concepteur, Vettor Fausto\*, avait su diviser le travail en préfabrications de séries. Il contemplait, admiratif. Plus près se découpaient sur fond de ciel les deux tours de l'Arsenal qui en contrôlaient l'accès. C'est entre elles que passaient les navires, achevés ou remis en état, pour rejoindre le bassin de San Marco. Enfin, dans l'angle, le bâtiment principal, l'administration où siégeaient les trois *padroni*, nommés par le conseil des dix, chacun en charge d'une phase précise de la construction. Chacun occupant sa maison désignée des sobriquets de paradis, purgatoire et enfer. A cette heure de la nuit, seules les patrouilles de miliciens en arme étaient visibles, repérables à la lueur de leurs torches mouvantes.

\* Dante dans la « divine comédie ». \* lettré et directeur de l'Arsenal

Mais dès le jour levé, il savait que le ballet des charpentiers, calfats, fondeurs, forgerons et contremaîtres, les arsenalotti au nombre de trois mille, le double en cas d'urgence, reprendrait cette activité de fourmis dont la parfaite synchronisation pouvait assurer la livraison d'une galère par jour, prête au combat ou l'armement de 10 galères légères, les rapides « galie sottile ».

Là battait le cœur de la Sérénissime, là était sa puissance. Et c'est lui l'inconnu, seul sur son mur, qui pouvait interrompre le cours. L'excitation le saisit. A quelques dizaines de pas à ses pieds, l'entrepôt des poudres. Mettre le feu avec de simples torches à tout l'Arsenal, malgré toutes les matières inflammables qui s'y trouvaient, il n'y fallait plus songer. Les *provveditori* avaient tiré les leçons des nombreux incendies qui l'avaient ravagé par le passé. On avait réparti les bâtiments, séparés par des plans d'eau, et isolé les plus exposés, comme la

poudrerie. On avait formé les arsenalotti à la lutte contre l'incendie. Là encore, ils étaient les meilleurs et l'eau ne manquait pas. Mais que pourrait tout ce dispositif face à 240 000 livres de poudre à canon hautement explosive ? Une gigantesque déflagration qui propagerait le feu à tous les bâtiments, simultanément, et enflammerait les navires enduits de goudron comme des torches. Et si le plan disait vrai la poudre était là, sous ses yeux, prisonnière de ce bâtiment de pierre.

Il remonta la corde et après s'être saisi du grappin et l'avoir croché entre deux créneaux, la laissa retomber de l'autre côté du mur. L'action lui rendait tout son calme et la plus proche patrouille était encore loin. Il se laissa glisser dans l'Arsenal. En quelques foulées silencieuses il atteignit le magasin à poudre, sans aucune autre ouverture que la porte, lourdement cadénassée. Impossible de pénétrer.

Il défit le lacet de cuir qui retenait le sac contenant le tonnelet de poudre noire qu'il portait sur son dos. Le posa, calé par une grosse pierre, contre la porte du côté opposé aux gonds. Puis saisissant la gourde qu'il portait à la ceinture, versa sur le tonnelet puis au sol un long filet liquide : de l'huile. Il lui en restait suffisamment pour asperger la porte du reste. Un peu de poudre noire le long du filet d'huile compléta la mèche. Tout était en place. Il pouvait battre le briquet. L'étincelle jaillit du silex et mit le feu à la mèche. L'huile était destinée à garantir la combustion et ralentir sa propagation. Mais en brûlant elle dégageait une forte odeur. C'était un risque à courir. Il recula prudemment se mettre à l'abri, sans perdre la mèche incandescente des yeux. Allongé sur le ventre au pied du mur, près de sa ligne de vie, il attendit.

Combien de temps s'était écoulé depuis qu'il avait laissé son compagnon de l'autre côté du mur ? Il ne savait le dire et c'était, maintenant, sans importance. A nouveau les pensées pratiques l'assaillirent. Y avait-il assez de poudre pour faire céder la porte ? L'explosion serait-elle suffisante pour gagner tous les tonneaux de poudre entreposés ? Ou faudrait-il aller y mettre le feu lui-même ? Mais en aurait-il le temps ? Il ne craignait pas tant l'explosion pour lui-même, que de tomber aux mains des inquisiteurs. Résisterait-il si on le soumettait à la question ?

Et voilà que la torche d'une patrouille semblait revenir vers lui. Il retint son souffle. Allaient-ils apercevoir la flammèche, sentir l'odeur d'huile brûlée ? La torche parut hésiter puis, après un long moment, il la vit comme prise de soubresauts. Il entendit le piétinement d'une cavalcade et les cris d'alerte au feu : «fuoco !, fuoco!». Il resta immobile.

Le bruit de la première explosion ne fut guère plus fort qu'un simple coup de canon. La patrouille qui faisait, maintenant, face à la porte fut couchée au sol par le souffle. Puis plus rien. L'huile répandue sur la porte, repoussée à l'intérieur, commença de s'enflammer en dégageant une épaisse fumée. L'alerte avait été donnée, il n'avait plus rien à faire là. L'inconnu se redressa et saisissant la corde commença à grimper le long du mur. Un des deux miliciens s'était relevé et, l'ayant aperçu, se mit à sa poursuite. Le fugitif atteignait à peine le sommet de la muraille que la seconde explosion se produisit. Celle-là beaucoup plus puissante. Une fraction de seconde il pensa, cependant, qu'elle était moins forte qu'il ne l'avait imaginée, juste avant de perdre conscience. Le souffle de l'explosion l'avait fait basculer de l'autre côté du mur, dans le canal. Au même moment son poursuivant était projeté contre la muraille avec une violence inouïe. Le corps désarticulé, la tête fracassée, il n'eut pas le temps de réaliser qu'il mourrait.

Le feu avait pris à la charpente de la poudrerie et se répandait aux bâtiments les plus proches. Mais déjà les arsenalotti accouraient de toutes parts pour lutter contre les flammes. Cependant la brise de mer, qui soufflait encore vers la ville à cette heure de la nuit, empêcha que l'incendie ne se propage vers les darsene, là où étaient les navires.

Jacopo Schalon vérifia son sablier. Le sable n'avait pas encore fini de s'écouler lorsque retentit la première explosion. Puis le silence de la nuit retomba, pesant, palpable.

Il n'osait bouger. La seconde explosion fit trembler le mur. Il regarda dans sa direction, là où il avait vu disparaître son compagnon. Mais c'est plus à droite qu'il lui sembla voir une masse sombre chuter dans le canal.

Au même moment les volets des maisons s'ouvraient. Des têtes apparaissaient et s'interpellaient. Impossible de porter secours à son compagnon, sans risquer de se faire remarquer. Il resta immobile. Le canal, si paisible à l'aller, commençait à grouiller d'embarcations allant et venant en tous sens. Des gens, pris d'affolement, à peine vêtus, s'abordaient. L'agitation devenait incontrôlable. Il fallait en profiter. Ne gardant sur lui que sa chemise, comme un homme qu'on vient de tirer du lit, il rentra dans la gondole, défit les amarres et, mêlé aux autres embarcations, s'efforça de descendre le rio delle Gorne, dans la direction où il avait vu le corps chuter.

A l'Est le ciel rougeoyait, mais ce n'était pas l'effet du soleil levant. Les constructions autour de l'Arsenal, de bois et de briques, étaient la proie des flammes, en particulier l'église et le monastère de la Celestia. Le feu gagnait les premières habitations. Leurs occupants, pris de panique, fuyaient, entassés dans des barques qui ne pouvaient avancer et risquaient de chavirer, sous le poids, à tout moment. D'autres tentaient d'échapper, avec leurs biens les plus précieux, dans le dédale des ruelles étroites avant de se retrouver rapidement bloqués par la foule. Certains, qui avaient sauté dans le canal et ne savaient pas nager, appelaient à l'aide. La gondole de Jacopo Schalon fut prise d'assaut. Il laissa faire en s'appliquant à ne pas chavirer. Pouvait-il espérer meilleure couverture ?

Après avoir bataillé ferme à sa rame il finit par atteindre l'endroit où il avait vu disparaître le corps. Il scruta le canal en tous sens. En vain. Il ne pouvait s'attarder davantage, ses passagers d'infortune demandaient à être débarqués un peu plus loin, au campo delle Gorne. Il poursuivit et accosta aux marches.

Nul doute que les victimes seraient nombreuses, mais il n'éprouvait aucun remord. La mission que lui et son compagnon, probablement mort dans sa chute, venaient de conduire était sacrée. Et il esquissa un sourire à l'idée de transmettre la bonne nouvelle.



Peinture de Canaletto

Ce matin-là, le Bucentaure avait été amené de l'Arsenal au mole de la piazzetta là même où, quelques semaines plus tôt, s'était amarré la galère turque des envoyés du sultan. Girolamo était installé dans la luxueuse gondole blasonnée aux armes de la famille Venier, où l'avait convié Veronica Franco pour la *sensa*. A ses côtés Fusina dans une robe d'apparat, abritée du soleil sous une ombrelle. Cette journée s'annonçait magnifique.

ISBN 978-2-9534904-1-1



Prix :25 Euros